

## **Parcours Corse en Tanzanie, Sans larme, ni haine, ni violence.**

### **Résumé**

**Septembre 1996.** Nous prenons l'allée de jacarandas bourdonnante d'abeilles, qui nous mène à notre nouveau chez nous, en Tanzanie. Nous quittons Arusha pour une plantation de café, distante d'une vingtaine de kilomètres.

Cette maison coloniale était ensevelie sous les bougainvilliers multicolores. Perchée sur une colline, elle dominait la plaine Massaï. Nous avons aperçu ses tuiles rouges, au hasard d'une visite, sur la rive opposée. Elle paraissait enchantée, personne n'en connaissait les propriétaires. On chuchotait dans la région, qu'un mystérieux écrivain venait s'y réfugier loin du monde et de ses turbulences. Au loin, la silhouette douce du Kilimandjaro s'évanouissait dans l'azur matinal et tiède. Trois mois plus tôt, en rencontrant son propriétaire, je me noyais dans la contemplation de ce panorama enchanteur, et je sus que j'y vivrais, mais que je ne ferais qu'y passer. Un souffle me l'avait glissé à l'oreille. C'est ainsi que je devenais propriétaire d'une plantation de café à laquelle je ne connaissais rien, avec beaucoup d'enthousiasme et une totale inconscience.

Mais j'avais rêvé d'Afrique depuis l'enfance, de sa faune, de ses périls, et de ses mystères. Dans cette plantation surplombant le lac Duluti, je contemplais mon premier crépuscule, où les ailes blanches des hérons traçaient une ultime courbe avant de disparaître bruyamment dans les papyrus. A l'aube, ce furent les

coqs qui me réveillèrent dès trois heures, se répondant l'un l'autre. Durant quatre années, chaque matin, je comptais leurs cris, devinant les territoires qu'ils défendaient avec tant de prérogative. Aujourd'hui encore personne ne comprend que je sois matinale avec tant d'acharnement, mais il y a des vécus qui nous imprègnent à tout jamais.

A la première aube, j'allais nourrir mon dernier né, qui était goulé comme un jeune veau et me rendis à la cuisine. Mamarie, la cuisinière Chaga, enfournait déjà de grosses buches dans le poêle. Une pauvre lampe maculée de chiures de mouches se balançait au plafond sombre. Il y avait vaguement le souvenir d'une peinture à la chaux sur les murs, mais dans l'ensemble la cuisine avait un air désolé de petit ramoneur.

*Karibou Sana Mama Yann.* Me dit Mamarie, Bienvenue maman de Yann.

« *Asante MaMarie* ».

« *Maziwa tafadali gwa Mtoto ?* »

Bref, je jargonais pour fabriquer mon biberon de lait. Mon quick-baby-food-Cook se révélait totalement inutilisable. Il n'y avait pas d'électricité à cette heure-là. A vrai dire, il n'y avait rien. Tout devenait très compliqué. Et d'un quotidien à l'autre, je découvrais que le charme intemporel de cette maison résidait dans sa terrasse ornée de colonnes Médicis, son jardin de bougainvilliers multicolores, ses odeurs de coton soil et de frangipaniers et sa vue intemporelle sur le Kilimandjaro. Le reste n'était qu'un fantôme déliquescents. Lake Duluti Estate était une vieille dame épuisée.

La première semaine nous avons été foudroyés, lors d'un violent orage, et toute la maison a clignoté comme les galeries Lafayette un soir de Noël, la pluie est arrivée directement du toit à notre lit. Par contre, les chasses d'eau n'avaient qu'une vertu décorative, comme la plupart des robinets. Il n'y avait d'électricité que deux heures par jour, et certainement pas le dimanche. Il n'y avait rien à espérer de la ferme. Le café, abandonné depuis dix-huit ans, produisait trois tonnes d'un affreux *bunni*, des grains chétifs dévorés par la vermine et ne se négociait plus sur le marché. L'unique tracteur était conceptuel et évoquait, avec talent, le temps qui passe. C'était une sculpture plutôt rouille que rouge affichant piteusement sa marque américaine. L'usine ressemblait à une friche industrielle, et il ne restait rien des treillis pour faire sécher les baies. Et ce n'était que le sommet de l'iceberg. Cette plantation était un naufrage.

Ce matin, sur le seuil de la cuisine, fuyant l'épaisse fumée qui montait du poêle, je jubilais. Il y avait tant de choses à faire. J'avais des idées, des envies, de l'énergie et il faisait si beau !

La somme de travail s'avéra énorme et je ne cessais de m'agiter, du huitième chant du coq, jusqu'à ce que le dernier héron se soit endormi au sommet des papyrus. Le lac qui s'étendait au pied de la colline constituait une véritable réserve naturelle. J'avais trouvé une carcasse de barque en fer, et l'avais faite restaurer. Ainsi, dès que je pouvais m'éclipser, nous descendions un escalier de 300 marches de guingois, à moitié dissimulé, sous les herbes, jusqu'au sentier qui faisait le tour du lac. Nous ne partions jamais seuls. Un gardien, en général Rajabu, grand jeune homme au sourire

irrésistible et mascotte de mes enfants, nous accompagnait. Quelques pêcheurs tiraient, de l'endroit, du tilapia qu'ils enfilait encore vivants, sur des anneaux de joncs. Nous leurs achetions volontiers ces poissons frétilants. Puis nous montions dans la barque bleue, nous fauflant sous de gros figuiers qui laissaient pendre leurs branches chargées de fruits minuscules et de singes verts. Plus loin une île de joncs, résonnait de plongeurs d'animaux inquiets et du cri de quelques hérons. Sur la berge, les ibis falcinelle se camouflaient dans les ombres immobiles. Il arrivait qu'un vol de flamands roses tournoie infiniment à la recherche d'une berge où atterrir. Puis découragés par la densité végétale, ils disparaissaient vers la plaine Massaï. Plus rarement nous surprinions d'énormes lézards monitoires et quelques tortues aquatiques. Je croquais à la mine de plomb ces hôtes agités.

Ces moments bénis nous réconciliaient avec l'âpreté du quotidien. Le soleil rougeoyait déjà derrière les collines, et les ombres longues se confondaient avec les branches alanguies des arbres assoiffés. Nous étions, la nounou, les enfants et moi en train de revenir lorsque nous fûmes surpris par une meute de chiens. Nous surplombant, ils s'étaient approchés par la forêt, et se déployaient autour de nous. Il y en avait douze, de toute taille et de toute couleur. Un mâle, couvert de cicatrices, s'approchait, oreilles couchées, le regard sournois et fiévreux. Il chassait avec sa meute, et nous étions le gibier. Anna resserra les enfants près d'elle...